

# Romain Rolland et Charles Péguy

## Bernard Duchatelet

Extrait de la conférence « Notes sur l'édition de la correspondance Charles Péguy – Romain Rolland » donnée par Bernard Duchatelet lors du colloque : Péguy et ses correspondants, sous la direction de Claire Daudin, le 24 novembre 2012 à Orléans. Les actes de ce colloque paraîtront dans la revue de l'Amitié Charles Péguy, de mai 2013. Nous remercions Claire Daudin pour son aimable autorisation de reproduction de cet extrait.

... Malgré ces défauts, il n'en reste pas moins que cette correspondance nous apporte des renseignements intéressants. Faut-il souscrire au jugement sévère de Jacques Robichez qui résume ainsi cette correspondance : « De simples billets, qui précisent un détail oublié dans une conversation, fixent un rendez-vous, mais ne disent pratiquement rien sur les deux hommes<sup>1</sup>. » Somme toute, l'intérêt de cette correspondance ne tiendrait qu'aux deux protagonistes. Il est vrai que nous n'avons pas une correspondance d'écrivains qui parlent de leurs œuvres, ni une correspondance de penseurs qui discutent de leurs idées. Elle semble même hors du temps. « Ni les graves événements de l'époque, ni les problèmes personnels des deux hommes, ni les discussions d'idées n'y trouvent place », faisait aussi, justement, remarquer Jean Onimus dans son compte rendu de *Pour l'honneur de l'esprit*<sup>2</sup>.

Mais cette correspondance qui se réduit le plus souvent, il est vrai, à des relations d'affaires entre un auteur et son éditeur nous apporte quand même quelques renseignements précieux, surtout concernant Rolland, le plus bavard des deux.

À l'évidence Péguy n'est pas un intime, comme l'était Gillet et, sauf exception, il ne se livre guère dans ses missives fort laconiques. Mais dès le premier contact les deux hommes se reconnaissent ; ils sont de la même trempe. Au début, du moins, ils sont en pleine communion d'idées, avec le même sens moral, la même indépendance intraitable, et la même intransigeance. Rolland croit sincèrement faire partie de la famille des *Cahiers*, où il a la liberté d'exprimer sa pensée. Il se permet quelques remarques et s'autorise de quelques conseils : « soyez prudent », demande-t-il à Péguy le 15 juillet 1901. Toute la longue lettre du 11 janvier 1902

contient une série de recommandations sur la manière de conduire les *Cahiers* : « Prenez bien garde », « Prenez garde », répète-t-il. Mais il comprend bien vite que Péguy n'en fera qu'à sa tête ! N'empêche, il s'insurge, parfois, contre les débats personnels dans lesquels se perd Péguy et tente de l'en dissuader : « Mon cher ami, vous ne m'écoutez pas, je le crains. [...] Notre œuvre est Européenne<sup>3</sup>. » On voit déjà poindre le futur instigateur de la revue *Europe* et les nombreux conseils qu'il lui donnera.

Son contact avec Péguy lui est, par ailleurs bénéfique. Le 22 avril 1902, Rolland le remercie, à propos du Théâtre de la Révolution, de l'« avoir rendu plus conscient de l'œuvre même qu'il avai[t] à faire ». Et surtout Péguy deviendra l'éditeur de *Beethoven*, puis de *Jean-Christophe*. Et Rolland se réjouit d'être un auteur des *Cahiers* : « Plus je vais, plus je n'ai de plaisir à écrire qu'aux *Cahiers*. », écrit-il à Péguy le 9 juin 1905. Ceux-ci lui permettent, grâce à son roman ; de dire sa véritable pensée, la vérité. « Qui la dira, si ce n'est moi – et ce fou de Péguy<sup>4</sup> ? » Tels sont les mots de l'auteur dans son dialogue avec son ombre qui ouvre *La Foire sur la place*, que seuls ont pu lire les lecteurs des *Cahiers*.

La querelle de novembre 1905 à propos des droits d'auteurs a brisé l'élan premier, sans pour autant que Rolland ne déserte les *Cahiers*. Sans doute, dès lors, « les lettres ne se départent que très exceptionnellement d'une extrême sécheresse<sup>5</sup> ».

Il n'empêche qu'à défaut de nous renseigner sur Péguy, elles permettent de mieux voir Rolland, dont la fidélité reste entière. Laissons de côté le harcèlement perpétuel qui le pousse à exiger qu'il soit publié sans tarder. Combien de lettres sont ainsi des réclamations, au point même qu'il menace sans cesse de ne plus rien publier aux *Cahiers* ! Voyons plutôt ces déclarations fermes du 19 novembre 1905, en pleine affaire Ollendorff, et qui seront toujours sa conduite de vie : « Je n'ai jamais été inféodé aux *Cahiers*, ni à personne. Toute ma force est dans mon indépendance. Je demande simplement [...] qu'on ne dispose pas de moi, sans ma volonté. » Il le répète le 28 novembre 1905 : il veut que Péguy le traite non « en *subordonné* » (le mot est souligné), mais « en ami et en égal » ...

1. Jacques Robichez, « Les "Cahiers Romain Rolland" », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 1976 (6), p. 947-957. Citation p. 954.

2. J. Onimus, *Ibid.*, 1975 (4), p. 661-662.

3. *Pour l'honneur de l'esprit*, op. cit., p. 73.

4. Romain Rolland, *Jean-Christophe*, Paris, Albin Michel, 1966, p. 636.

5. Jacques Robichez, « Les "Cahiers Romain Rolland" », *loc. cit.*, p. 956.